

*À Agathe, Aaron, Camille et Augustin
qui me liront, je l'espère,
quand ils auront l'âge de le faire.*

*À Anna
et tous les travailleurs de l'ombre
qui font briller la Ville lumière.*

*À tous ceux et celles
qui feront exister, à leur façon, ce roman.*

Préface

Les Pieds sur terre, sur les ondes de France Culture, juin 2016, 13 h 30.

Une fille, d'une trentaine d'années, explique qu'elle a quitté son plat pays par amour pour la France. Elle a eu envie de découvrir Paris. Mieux, de posséder la ville, en passant le balai dans les rues, en frottant le caniveau public. Une approche ludique pour comprendre les gens, la société. Le balai comme prétexte à la rencontre, l'habit vert et jaune fluo comme brise-glace. Elle a eu besoin de se sentir légitime parmi les deux millions d'autres.

Faut-il appartenir à Paris pour que Paris vous appartienne ?

Quand le soleil prend le relais de l'éclairage public, elle fredonne pour bien s'accorder avec la matinée. Quand la banquise flotte sur la Seine, elle fredonne pour réchauffer ses orteils anesthésiés. Elle fredonne également en été, quand son moral est dopé par la vitamine D.

Paris est à ses pieds, ses collègues et les habitants du quartier lui racontent leur vie, partagent leurs joies et leurs peines. Et leurs drôles d'habitudes. Quand deux mondes se rencontrent, une histoire voit le jour.

Le récit ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd, mais dans celle, attentive et musicale, de Jérôme Idelon. Il y habite, à Paris, il est venu d'ailleurs, lui aussi. Ce qu'il aime dans l'histoire de la fille, c'est l'innocence qui lui a permis de « trouver du merveilleux dans l'ordinaire », dixit Jérôme. Anna, la fille à la radio, cherche des recoins à gratter avec son balai pour y extraire des trésors. Pour

elle, chaque petite chose représente tout un monde. Et un jour, aux abords de Paris, elle trouve un lecteur MP3 dans la boue. *Faith no more*, affiche l'écran une fois allumé.

Jérôme, lui, il y croit dur comme fer, et la graine se met à germer au fond de lui. Doucement, mais sûrement. Pendant ses voyages autour du globe, durant ses activités professionnelles, et même à l'écriture de son premier livre, primé, *L'Envol du flamant rose*.

Le premier confinement n'empêche pas la graine de se développer, bien au contraire, l'enfermement physique imposé exige une libération autrement. Une évasion par l'imagination, les rêves, la musique. On est tous migrants, oiseaux migrateurs, prêts à s'envoler pour échanger la cruauté contre l'insouciance. Jérôme crée un personnage, une fille, qui tombe amoureuse d'une voix. Une voix masculine, inconnue, qui n'a ni corps ni visage.

La voie de la liberté, peut-être ?

La fille est tellement sous le charme qu'elle en perd ses mots. L'enchanteur la laisse sans voix, sans toutefois la rendre aphone.

Faut-il trouver sa voie pour que la foi vous retrouve ?

Anna, la fille de la radio, c'est moi, et après deux ans de Propreté, j'ai rendu le balai pour coucher mes observations sur les pages du livre *Il est cinq heures, Paris s'éveille*, un titre plein de musique. Ensuite, j'ai changé de tenue, de disque, et de destination aussi.

Entre-temps, à Paris, chez Jérôme, la graine est devenue une belle plante, prête à éclore, et il organise un tête-à-tête entre son personnage et la fille de la radio.

Sans jouer du violon, c'est un sans-faute, même s'il a troqué l'accent néerlandais contre celui des Belges. Les notes de musique y sont présentes, le voyage et les rencontres aussi, ou encore la découverte de soi, de la vie.

Jérôme connaît la musique en ce qui concerne l'humour et

la créativité linguistique. Ce magicien des mots y a également introduit l'amour, cela rime à quelque chose. Reste à savoir si les deux oiseaux migrateurs vont se dévoiler et s'envoler ensemble...

La fille que vous allez découvrir dans ce livre s'appelle Anna, comme la fille de la radio. Elle est pleine de poésie, d'innocence aussi, et elle n'a pas trop les pieds sur terre.

Anna Livart

Anna est une joyeuse optimiste. Elle aime presque tout, à commencer par son prénom. Elle peut le prendre par le début ou par la fin, le lire dans un miroir ou le prendre à contresens sans risquer une contravention orthographique. À l'endroit comme à l'envers, cela donne toujours : Anna.

Anna raffole des mots, comme certains aiment les chamallows grillés, les grasses matinées, tremper un sucre dans leur café et regarder la boisson monter par capillarité, écouter le bruit des vagues s'échouer sur une plage de galets, ou encore visionner pour la trente-troisième fois leur scène de film préférée. Les mots qui portent leur sens sont ses favoris. Anna adore le verbe « s'écouler ». Elle a ainsi l'impression qu'il glisse entre ses lèvres comme de l'eau quand elle le répète, et trouve que le verbe « dégouliner » bave dans sa bouche, tel un flan au caramel. Anna fait également la collection des mots qui se suffisent à eux-mêmes. Elle estime « strict » très strict lorsqu'elle le prononce, « dodu » bien dodu, « vif » très vif, « gluant » sacrément collant, « rigolo » bien plus marrant que « drôle » et « langoureux » très langoureux.

1

Dans sa chambre d'hôtel, Anna finissait de se préparer. L'immeuble était juste en face de l'église où allait se tenir la première partie de la cérémonie. La décoration n'avait pas changé depuis des générations. Un commentaire sur Internet indiquait d'ailleurs : « Hôtel qui a macéré dans son jus de chaussette. » Une étoile dorée et quatre autres transparentes étaient ajoutées sur la Toile lactée. Sur les tapisseries jaunies par des clients fumeurs n'ayant pas respecté le règlement intérieur, les fleurs imprimées avaient fané. Malgré tout, avec son colombage apparent, ses meubles d'un autre temps et son parquet grinçant, Anna décela dans cet établissement un charme éloquent. Il était un parfait refuge pour sa solitude.

Lors des préparatifs précédant ces moments importants, certaines aiment être accompagnées de leurs meilleures amies ou parfois de leur belle-maman. Mais pas Anna. Elle préféra choisir comme unique témoin de sa beauté son reflet dans le miroir. Il regardait avec envie ses grands yeux, dans lesquels se jetaient du vert et quelques soupçons de bleu, ses longs cils ondoyant à leur surface, et sa bouche qui pouvait, d'un seul baiser, à jamais sceller un sourire. Délicatement, il s'approcha d'elle et l'aida à accrocher dans ses cheveux blonds une broche dorée, à fermer son collier et à ajuster son bustier. D'une beauté naturelle, Anna ne se maquillait presque pas. Elle n'en avait nul besoin. Elle évita le rouge à lèvres pour pouvoir embrasser l'élue de son cœur, et traça simplement deux fins traits d'eye-liner à la frontière de ses paupières. Elle savait que ces lignes droites se courberaient de toute façon sous le poids de l'émotion. Anna pleurait souvent pour un rien, rarement pour

un tout. Au milieu d'un roman, au cinéma ou pendant l'amour, elle fondait en larmes comme d'autres souriaient, sursautaient ou gémissaient. Ses glandes lacrymales réagissaient de manière disproportionnée dès l'arrivée de chaque bouleversement. Les gouttes parcouraient son visage jusqu'à la base de son menton, avant de faire le grand saut. N'ayant pas réussi à cacher une boîte de mouchoirs en papier sans simuler l'apparition d'un troisième sein dans son décolleté, Anna en coinça simplement un dans le revers de chacune de ses manches. Les munitions pour repousser les attaques inopinées de ses sentiments allaient être limitées. Dehors, le clocher se mit à entamer une musique aussi répétitive qu'effrénée. Anna se précipita à sa fenêtre et regarda de l'autre côté de la rue.

— Déjà ! se dit-elle à haute voix.

Une foule compacte s'était réunie au pied de l'église. Elle en reconnut la plus grande partie, mais ignorait la plus petite. Elle savait que ce genre de cérémonie était le lieu privilégié pour les gens de passage, la sortie du dimanche pour les amis de la paroisse, une scène rêvée pour la chorale du village, et une occasion à ne pas louper pour les amateurs de petits fours. Sur le perron de l'église, le prêtre apparut et pria les premiers invités d'entrer.

Anna s'approcha du secrétaire et se contempla dans le miroir une dernière fois. Elle était prête. Elle prit le bouquet déposé sur son lit et partit rejoindre la femme de sa vie : Madeleine.

Du haut de ses 26 ans, Anna avait déjà connu quelques amours, dont certaines de vacances, d'autres, d'école ou de voisinage. Pourtant, dès le premier regard, Anna sut que c'était elle. Anna aima instantanément tout en Madeleine, en commençant naturellement par son prénom. Il était vintage, comme les vêtements qu'elle aimait porter, mais surtout, elle adorait le manger. Prononcer Madeleine était comme écouter un trente-trois tours des Forbans, rouler

en 2 CV décapotable les cheveux au vent ou se balader avec un pantalon à pattes d'éléphant. Il symbolisait l'âge d'un autre temps, le parfum de ses souvenirs d'enfant. Son prénom lui allait comme un gant. Avec ses joues bombées et ses yeux dessinés en amande, Madeleine était une femme belle à croquer. Anna l'aimait tellement qu'un jour, elle lui demanda si elle voulait être sa Deleine. Depuis ce jour et son approbation, Anna l'appela ainsi et la fit sienne.

Ne souhaitant pas attirer les regards sur elle avant le début de la cérémonie, Anna attendit à l'arrière de l'église. Puis, ne sachant que faire, elle se promena dans le seul quartier du village : le cimetière. Des saules pleureurs avaient été plantés entre les tombes. De leur longue robe verte, ils protégeaient les occupants des nuits d'orage et des tempêtes. Ces arbres étaient gracieusement mis à contribution pour pleurer de toutes leurs feuilles quand un nouvel arrivant n'avait aucun accompagnant pour le faire. Deux noyers avaient été disposés au pied d'une sépulture. Celle d'un certain Jean Papillon. Passionnés par sa profession de maître nageur, ses enfants les avaient plantés là pour qu'ils lui rappellent le métier. Dans le fond du cimetière, un pêcher était en fleurs. L'ancien curé de la paroisse avait demandé à ses fidèles de le semer sur ses cendres après sa mort dans le but que, sous ses branches, ils puissent continuer à confesser les leurs.

Le lieu n'affichait pas complet. Ses architectes avaient prévu grand. Une pelouse verdoyante séparait les tombes les plus excentrées des murs censés les protéger. Malgré quelques réservations, les habitants du village ne se poussaient pas au portillon. Dans l'une des rares allées, un large trou avait été creusé la veille. Une pyramide de 1 mètre de haut de boue argileuse gisait juste à ses côtés. Ces monticules de terre étaient le synonyme, pour tous les insectes du quartier, d'une invitation à un nouveau buffet. À sa vue,

Anna préféra dévier son regard.

Sous leur toit en ardoise, les cloches avaient fini leur partition. Anna se rendit sur le perron de l'église et s'arrêta devant la lourde porte de bois. La main sur la froide poignée, la jeune femme se rendit compte qu'elle n'était finalement pas certaine de vouloir entrer. Il était encore temps pour elle de partir, de fuir la réalité. Anna resta de longues secondes à hésiter. Ce n'est que lorsque l'orgue siffla ses premières notes dans ses colonnes d'étain qu'Anna la poussa enfin.

À peine engagée dans la nef, Anna aperçut sa Deleine au bout de l'allée. Elle se tenait là, aussi belle que, lorsqu'il y a des années de cela, elle avait croisé son regard pour la première fois. Une lumière jaune, filtrée par des vitraux récemment réparés, l'enveloppait dans un halo sacré. Bouquet à la main, Anna s'avança dans sa robe, pas après pas, jusqu'au premier rang où l'attendait son siège recouvert d'un drap blanc. Du lierre et des orchidées fleurissaient l'extrémité de chaque banc. Anna n'avait pas eu son mot à dire sur ces compositions, ni même sur le lieu de cette communion ni encore sur le choix du prestataire gérant la restauration. Bien plus organisée, Madeleine s'était occupée de toute la cérémonie. À son passage, les têtes des invités suivirent sa trajectoire comme un champ de tournesols tournoyant inexorablement vers les rayons du soleil. Malgré l'instrument qui accompagnait le premier chant, Anna pouvait entendre dans son sillage une symphonie de chuchotements. Pour certains assis sur ces bancs, elle n'avait pas encore toutes ses dents la dernière fois qu'ils l'avaient vue. Sous leurs regards curieux ou attendris, Anna parcourut les ultimes mètres.

Après avoir effleuré la main de sa Deleine, la jeune femme se plaça à 1 mètre d'elle à peine, sur la chaise prévue pour l'occasion. Le curé commença la communion. Malgré ses premières allocutions, Anna avait la tête et le cœur ailleurs. Ses pensées vagabondaient aux

quatre coins de son imagination. Elle ne put s'empêcher d'observer discrètement de temps en temps derrière elle, afin d'identifier les visages qu'elle connaissait dans l'assemblée. À la fin d'une nouvelle bénédiction, le prêtre l'invita à prendre la parole. Anna se leva, et admira sa Deleine, parée de sa longue robe, tel un ange au milieu des cieux. Elle approcha le micro de ses lèvres tremblantes, posa le feuillet préparé sur le pupitre et repoussa d'un geste précis une attaque salée au coin de ses yeux. Calmement et sans la quitter du regard, elle parla de sa Deleine au présent, car c'était bien le seul temps qui se conjugait avec elle. Anna comprit à quel point elle avait eu de la chance de la rencontrer. Si la vie avait été une loterie, sa Deleine aurait été incontestablement un ticket gagnant.

À la fin de son discours, Anna descendit de l'estrade et s'approcha de sa Deleine. Elle se pencha au-dessus du corps de sa grand-mère et, sur son front poudré, déposa un dernier baiser.